

**Entreprendre
au service
des personnes**

Tout le catalogue sur
www.dunod.com



ÉDITEUR DE SAVOIRS

Entreprendre au service des personnes

Oser ensemble !

Maryvonne Lyazid

Avec la collaboration d'Hélène Delmotte

Préface de Laurent de Cherisey

DUNOD

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du

droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2015

5 rue Laromiguière, 75005 Paris
www.dunod.com

ISBN 978-2-10-072474-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

<i>Préface de Laurent de Cherisey</i>	VII
1. Valeurs, engagements, professionnalisme	1
2. Être un « passeur »	21
3. Citoyenneté, droits et politiques publiques	47
4. Les leviers	87
5. Les freins	129
<i>Postface</i>	157
<i>Table des matières</i>	165

Préface

de Laurent de Cherisey

LA MENACE, peut-être la plus importante au XXI^e siècle, réside dans un insidieux sentiment qui se propage à la vitesse des nouvelles technologies...

Bientôt 9 milliards d'êtres humains ; les infos diffusées dans une immédiateté universelle nous rappellent combien le monde va mal, combien les dangers sont majeurs et paraissent inéluctables. Et si une « nouvelle d'espoir » parvient à se faufiler dans cette toile d'infos dramatiques, il en arrive dix autres qui achèvent la destruction de ce précieux espoir.

Dans l'histoire de notre humanité, jamais une telle pression médiatique n'a inoculé ce virus de la peur dont le premier symptôme individuel et collectif est un sentiment pernicieux : « Qui suis-je pour répondre à ce drame... je suis bien trop petit et incapable pour relever les impossibles défis de notre époque. »

Et pourtant, derrière ces nouvelles anxiogènes et souvent dramatiques, qui nous parviennent si virtuellement, la réalité bien concrète d'hommes, de femmes et d'enfants dont la dignité humaine bafouée est bien réelle.

Maryvonne nous donne l'exemple de ces sentinelles de l'espoir ; celles qui témoignent que, lorsque la dignité de l'être humain est malmenée, il ne peut y avoir de fatalité.

Femme de conviction, Maryvonne puise son énergie dans le respect de l'autre et la certitude que chaque vie humaine est unique et mérite un engagement sans calcul.

De la direction des affaires sanitaires et sociales à l'administration de l'Œuvre africaine du docteur Schweitzer en passant par la fondation des Caisses d'épargne jusqu'à la responsabilité de la mission de lutte contre les discriminations du Défenseur des droits de la République française, Maryvonne nous démontre que chacun de nous peut s'engager et construire un monde que nous serons fiers de transmettre à nos enfants...

Son ouvrage, retraçant ses engagements, ses convictions et les combats de sa vie, témoigne combien chacun peut trouver un chemin pour qu'ensemble nous puissions mener le seul combat qui vaille : celui de la dignité humaine.

J'ai eu la chance de rencontrer Maryvonne et de tisser avec elle une amitié enracinée dans un partage de convictions et d'engagements.

Dès notre premier rendez-vous dans son bureau de la Fondation des Caisses d'épargne, son écoute et ses encouragements m'ont réconforté. Venant d'elle, un soutien était un sésame pour qu'un projet aille à bon port... Tous ceux qui se sont engagés pour développer un projet innovant dans le champ du médico-social savent combien le chemin est long et semé d'embûches.

Confronté familialement au handicap en cours de vie, je venais lui soumettre un projet innovant pour répondre au défi de la solitude de nombreuses personnes dont la vie a ainsi basculé.

Maryvonne connaissait bien la situation : avec les progrès de la médecine d'urgence, chaque année en France, dix mille personnes sont sauvées suite à un grave accident (traumatisme crânien, AVC...). Elles se réveillent après de longs mois de

comas et doivent alors réapprendre à vivre avec des handicaps acquis sévères (physiques, psychiques, cognitifs). Je partageais avec elle la douloureuse question que se posent alors nombre de personnes handicapées sur le sens de leur vie...

Le défi de la fragilité est angoissant pour notre société post-moderne : quel sens peut prendre notre vie lorsque le handicap rend dépendant, empêche de travailler, d'avoir une famille ? N'y a-t-il pas une douloureuse incohérence dans une société qui propose comme critères de réussite, l'efficacité, le rendement, le savoir, le pouvoir ou l'avoir.

Maryvonne, par son engagement et son parcours, éclaire sous un jour inhabituel la confrontation de notre vie à la fragilité : son expérience médico-sociale nous rappelle combien les vingt-cinq premières années de notre vie sont fragiles. Nous le savons avec nos enfants. Elle nous rappelle aussi, lorsque l'on passe la barre des 50 ans, que l'on entre à nouveau dans une période « à risque de fragilité » : les responsabilités, la pression du travail, le stress peuvent générer des maladies, des accidents vasculaires cérébraux, les accidents de la vie... Les vingt-cinq dernières années sont aussi bien fragiles ! Et les trente années de « l'âge fort », ne sont-elles pas tout autant fragiles lorsque l'on regarde les statistiques des risques de ruptures (5 millions de chômeurs, 10 millions de mal logés, 10 millions de personnes dépendantes)... Maryvonne, aux avants postes des maux de la société, nous invite à considérer que notre condition humaine ne peut faire fi de cette difficile question de la fragilité !

Dès notre première rencontre, nous partageons cette conviction : notre société doit se réconcilier avec la fragilité. Ne pas la mettre en marge sous prétexte de sécuriser les risques pour les plus fragiles. Le principal risque n'est-il pas celui de la tyrannie des normes qui menace de bannir toute acceptation de la différence ?

L'expérience de Maryvonne témoigne combien la personne fragile peut être actrice de sa vie, de notre vie, citoyenne à part entière, fondatrice d'une société plus fraternelle et

solidaire. L'association Simon de Cyrène¹ que j'initiais à l'époque de notre première rencontre, propose un modèle de « vivre ensemble » où personnes valides et handicapées osent cohabiter sous un même toit dans des résidences sociales en centre-ville. Ces béguinages modernes témoignent d'un projet de société cher au cœur de Maryvonne : une société est forte de la place qu'elle donne aux plus fragiles.

Avec son aide, ces expériences de « vivre ensemble » ont vu le jour. Là, les personnes confrontées au handicap nous invitent à oser une relation gratuite, à redécouvrir le goût des petits riens, d'une amitié, d'une fête entre voisins, d'un repas partagé, du goût d'un bonheur retrouvé : celui « d'être humains ensemble ».

Par ce livre, Maryvonne nous propose d'accepter que la fragilité s'invite au cœur de notre société : une proposition qui nous permettra de ne plus avoir peur de nos propres fragilités et d'oser la relation d'altérité dont jaillit la fécondité de la vie. Une telle société bâtit un socle solide : celui de la confiance. Et tout bon sociologue et bon économiste nous rappellera combien la confiance est un prérequis de la croissance. Le Graal de nos élus !

Merci Maryvonne de nous faire partager ton goût de vivre. Merci de nous donner par ce témoignage le fruit de ton expérience. Je formule le souhait que de nombreux jeunes en lisant ton livre y puisent le goût et l'audace de s'engager avec générosité au service d'une société plus juste et fraternelle, particulièrement dans les missions médico-sociales. À ta suite ils pourront répondre à l'invitation de Gandhi : « Donnez-moi dix hommes décidés et on changera le monde. »

1. www.simondecyrene.org.

Chapitre 1

Valeurs, engagements, professionnalisme

IL EST COMMUN d'affirmer que nous sommes le fruit de notre passé, de nos origines, de nos racines. Sans doute est-ce vrai pour partie, mais pour partie seulement.

À travers le prisme actuel, beaucoup affirmeraient que je suis née dans une famille misérable reléguée dans un territoire abandonné de tous, une « banlieue » avant l'heure.

Lorsque je suis arrivée à Guénange en Moselle au début des années 1950, j'ai découvert une cité ouvrière en construction. Rien n'était terminé. Il n'y avait ni route ni trottoir. Il fallait chausser des bottes pour se rendre à l'école. Les paysages étaient hors norme. Les coulées de fonte des hauts fourneaux de la sidérurgie dans la vallée de la Fensch donnaient au ciel une couleur orangée et d'énormes tuyaux acheminant le gaz vers une centrale d'électricité serpentaient tout au long de la

Moselle. J'étais dans un ailleurs. Un lieu hors sol auquel il était impossible de s'identifier. Nos pères faisaient les trois-huit à l'usine et la vie de la cité se trouvait rythmée par les horaires de départ et de retour des bus qui les emmenaient travailler. Ce qui nous donnait le sentiment d'être assignés à résidence. Nous étions les prisonniers d'événements externes. C'est pendant ces années que j'ai appris à ne jamais considérer les choses pour acquises et à refuser la fatalité. Guénange n'a jamais été le lieu de ma famille, ni celui de mon enfance. C'est donc en moi-même que j'ai décidé très tôt de m'enraciner.

Je suis née dans la Sarthe, à Saint-Calais, ville que nous avons quittée lorsque mon père a été embauché à Guénange, au moment du plein essor de la sidérurgie lorraine. Passer de Saint-Calais, petite sous-préfecture de province à un *no man's land* de blocs et de constructions modulaires aurait pu démoraliser l'enfant que j'étais. Je me souviens, au contraire, d'avoir réagi avec beaucoup de volonté et de bonne humeur. Je n'ai de toute façon jamais été une enfant triste. Et puis me retrouver dans cet environnement a développé ma volonté d'être forte en toutes circonstances. Nous n'avions évidemment pas de voiture, notre jardin se trouvait à un kilomètre et demi de la maison. Je marchais beaucoup... Je garde d'ailleurs de ces années le souvenir d'un mouvement permanent... Même s'il était inscrit dans un périmètre confiné. Je dois aussi sans doute cet état d'esprit et ce refus de l'enfermement, quel qu'il soit, à mon père qui était engagé dans la vie de la cité. Il avait par exemple créé une association de jardins ouvriers. Jamais je ne l'ai connu « replié » dans notre appartement.

Cette époque m'a aussi appris à refuser tout discours dogmatique. Je ne tolérais pas le jugement qui était porté sur mon père au seul motif qu'il était ouvrier. Ses collègues et lui avaient fait grève pour obtenir l'affectation de bus supplémentaires dans la cité car beaucoup d'entre eux devaient voyager debout. Le mouvement avait été vivement critiqué par le principal du collègue, mais encouragé par le curé. Je ne supportais pas ces prises de position qui nous « prenaient en otage ». Soit nous

défendions nos pères, soit nous options pour l'ordre établi mais, dans un cas comme dans l'autre, nous étions mal à l'aise. Si j'admets aujourd'hui facilement que quelqu'un développe un point de vue opposé au mien, je ne supporte pas que la réalité soit lue au filtre d'une idéologie. J'ai toujours milité pour que chacun puisse s'exprimer, voire découvrir qu'il a une pensée. Et j'ai toujours combattu les pensées et les schémas que nous adoptons à la place de l'autre, sans lui, sans même songer à l'écouter. Mais je ne serai jamais une propagandiste sans nuance. Je n'ai pas non plus la militance grégaire.

Lorsque je travaillais à la direction départementale des affaires sanitaires et sociales (Ddass), j'ai promu par exemple le développement de jardins ouvriers dans certains quartiers de Strasbourg. Je m'inscrivais en faux contre les élus qui confiaient aux architectes seuls les réhabilitations de quartier. Les habitants se voyaient imposer de très belles pelouses sur lesquelles il était interdit de marcher. C'est une démarche qui ne prend pas en considération la manière dont les individus souhaitent vivre, c'est la négation de la personne en tant que telle.

LE REFUS DU MISÉRABILISME

Jeune, je fréquentais aussi assidûment la bibliothèque. Nous n'avions, il est vrai, pas d'autres loisirs. Et j'ai aussi eu la chance d'avoir un professeur d'histoire, Bernard Steichen, qui m'a donné le goût de cette matière, de la littérature et de la politique.

Dans la cité, seules des écoles primaires avaient été construites. Les années de collège se sont donc déroulées dans des classes d'écoles primaires ou dans des constructions modulaires. Selon les années, je parcourais à pied plus ou moins de distance. Mais je ne me suis jamais considérée comme une victime. La situation s'imposait à moi. Il me fallait l'accepter.

À 14 ans, j'ai décidé seule d'aller en pension. J'avais terminé le collège avec un an d'avance mais le principal ne s'était pas posé la question de mon entrée au lycée : les enfants d'ouvriers avaient si peu d'existence que nul ne se l'était posée. J'étais déterminée à partir en pension suffisamment loin de Guénange pour m'éloigner de cet environnement. Ayant intériorisé que le lycée « classique » n'était pas pour moi, j'ai choisi d'intégrer le lycée technique de Strasbourg, après avoir obtenu une bourse, avec la volonté de passer un bac F8 et de devenir secrétaire médico-sociale. J'avais pour seule ambition « de gagner ma vie », sans penser à une quelconque carrière. Notre mère nous avait inculqué, à ma sœur et à moi, la volonté d'être indépendantes financièrement grâce à notre travail.

Ces années strasbourgeoises ont constitué une vraie rupture avec la vie segmentée de Guénange. Je découvrais l'Alsace, ses trois religions, la coexistence de la ville et de la campagne, celle de la haute bourgeoisie et de la paysannerie, et aussi la langue locale.

Les schémas de pensée étaient fondamentalement différents de ceux que j'avais connus jusqu'alors. Je ne me sentais plus prisonnière. En pension, je côtoyais des filles des villes du pays haut lorrain, Briey, Villerupt et d'autres qui venaient du secteur des mines de Forbach-Merlebach... Nous étions sources de curiosité pour les Alsaciennes. Elles n'avaient par exemple ni l'expérience de la cité ouvrière ni celle du parti communiste. Nous faisons un peu figure d'extraterrestres. Ces situations m'amusaient beaucoup. Il faut toujours prendre les mélanges avec humour et surtout ne jamais avoir de soi ou de l'autre une vision misérabiliste.

Rien ne me prédestinait, quand j'ai décroché le bac technique à 17 ans, à poursuivre des études. Rien, si ce n'est des rencontres. Quand je suis arrivée au pensionnat, je me suis liée d'amitié avec Brigitte Kress qui m'a ouvert les portes de la maison familiale à Bischwiller. Je ne rentrais que rarement en Moselle, pour des raisons financières. Elle m'a alors proposé de m'accueillir un week-end sur deux. Dans notre groupe